

Georges-Olivier Châteaureynaud

Trop bleu

Nouvelle

J'étais peintre, ou je l'avais été. L'étais-je encore un peu, ou plus du tout ? Un jour, en retombant sur ma vieille palette encroûtée de couleurs durcies et empoussiérées, j'avais eu un choc. J'avais farfouillé dans ma caisse de tubes, j'avais retrouvé le cyan, vide, enroulé sur lui-même. Naguère, je prenais soin d'en avoir toujours un ou deux tubes d'avance. Il faut croire qu'un jour j'étais arrivé au bout de celui-là sans m'être donné la peine de renouveler ma provision. C'était un signe. J'avais toujours beaucoup utilisé le cyan, pour mes portraits. Un peu trop sans doute. Un critique l'avait écrit. Voilà tout ce qui restera de mon œuvre, dans une revue d'art oubliée au fond d'une cave : « *Machin peint trop bleu.* » À la parution de l'article je l'avais eue mauvaise. J'avais pris mes amis à témoins :

– Non mais vous avez vu ce con ? Trop bleu, il dit. Et le Gréco, et le Picasso de la période bleue, et Klein, ils peignaient trop bleu eux aussi ?

Mes amis avaient opiné, sinon ils n'auraient pas été mes amis. Ils avaient répété :

– Quels cons, ces critiques !

– Heureusement, avait ajouté je ne sais plus qui, ce n'est pas pour eux qu'on peint. En réalité on peint par-dessus leur tête.

– C'est ça, avait renchéri Charret, je crois : vous peignez, et moi j'écris de loin, comme on s'adresse à quelqu'un à l'autre bout d'une salle bondée d'importuns.

Mes amis, je ne les voyais plus guère. C'était dommage, longtemps on s'était tenu chaud. Ils ne me jugeaient pas trop bleu, eux. Ils me trouvaient naturellement, légitimement bleu. Qu'est-ce que c'était que ces histoires, d'estimer un artiste trop ceci ou trop cela ? Être soi, voilà tout ce qui comptait. Cette affaire-là me mettait en colère chaque fois que j'y repensais. C'était comme si ce critique m'avait marqué au front d'une tache de peinture bleue indélébile. Je remâchais, je ressassais, ça tournait à l'obsession. Un temps, j'avais même banni le bleu de ma palette. À la place, j'usais de ce qui m'était le plus étranger, de l'ocre, du brun Van Dyck, de la terre d'ombre brûlée... Mes portraits étaient devenus terreux, mes modèles ne se reconnaissaient plus dans ces portraits aux mines de déterrés ! Ma période brune n'avait pas duré. J'étais revenu au cyan, ma teinte dévolue. Je l'avais revendiquée, j'avais même théorisé là-dessus avec les amis, lors d'une soirée. Pour rire, un peu ivre, j'avais jeté les bases d'une école, le bleuisme, dont je me voulais le représentant le plus sectaire. Et Charret, jamais à court de calembours ou d'à-peu-près, avait entonné sur l'air des *Gars de la marine* : « *Quand on est dans l'école bleue, on n'a jamais froid aux yeux...* »

On s'amusait, en ce temps-là. Était-il si lointain ? Les années avaient passé, c'est sûr, puisque nous étions jeunes alors, et que nous ne l'étions plus. N'empêche qu'on aurait dû se voir plus souvent. Malgré nos joues et nos fronts flétris, nos poches sous les yeux, nos bedaines et nos calvities, nous aurions bu ensemble et dit encore du mal des critiques qui nous avaient snobés ou démolis jadis. Ils étaient à présent à la retraite, alors que nous, nous peignons, nous écrivons toujours, en principe... J'avais laissé durcir ma palette, mais il ne tenait qu'à moi de racheter du cyan, du rouge anglais, du

vert de Sèvres, comme de passer quelques coups de fil et de revoir les amis.

Les trottoirs s'étaient-ils élargis ? Il me semblait que je n'y croisais plus grand monde ! Et sur la chaussée, pareil, la circulation paraissait en diminution. On devait être en période de vacances, avais-je d'abord pensé. Je n'y avais pas pris garde, je vivais un peu à l'écart des choses, des événements. Ni presse écrite, ni radio, ni télévision ; j'avais trop lu, trop entendu, trop vu de sottises. Tel un élève dissipé ou distrait, plutôt distrait, car j'avais passé l'âge des dissipations, je ne *suivais* pas. Mais tous ces gens qui n'arpentaient pas les trottoirs devaient bien être quelque part. À la mer, à la neige, au soleil. Grand bien leur fasse ! Quant à moi je me suis toujours défié du soleil. Il crève les yeux, il brûle les peaux, il écrase les nuances. Déjà, mon choix du portrait et de la peinture d'atelier était significatif : choisir sa lumière, ne pas récuser l'ombre... En tout cas j'avais vérifié sur un calendrier, cette raréfaction des passants ne correspondait en rien à des congés.

Au fond, que la ville grouillât ou non de présences ne changeait rien pour moi, car je ne fréquentais plus personne. Je pouvais passer des jours, une semaine parfois, sans prononcer un mot sinon chez l'épicier-charcutier où je me procurais à peu près tout ce qui m'était nécessaire. L'épicier et son épouse l'épicière occupaient dans ma vie une place non négligeable. Ils me tenaient lieu de semblables, puisque c'était avec eux que j'entretenais les liens les plus constants. Allons, que je brosse leur portrait en mots à défaut d'autre chose. Elle, à la fois aimable et réservée, cheveux blancs et tablier bleu, n'avait jamais cessé depuis son enfance de jouer à la marchande. Elle savait pourquoi elle était venue sur Terre : c'était pour servir la mortadelle et le petit-salé. Lui, chauve et mutique, le mégot à la lèvre, charriait les casiers à bouteilles et garnissait les étagères de boîtes de sardines et de lingots du Nord. Il existait principalement par les bras ; je ne pouvais entrer dans la boutique sans le trouver soulevant ceci ou cela.

On serait en droit de se demander à quoi j'occupais mes journées, puisque je ne peignais plus guère, que je ne voyais personne et que je ne m'informais de rien. Eh bien je lisais, non des romans, mais des ouvrages d'histoire. Je n'avais nul besoin d'en acheter, ni de fréquenter une bibliothèque publique. J'avais accumulé au long de ma vie quelques milliers de volumes qui tapissaient les murs de mon appartement. J'en relisais, j'en découvrais d'autres, plus nombreux, car je ne les avais pas tous lus au fil du temps. Est-ce qu'il s'assied tour à tour au pied de chacun de ses arbres, celui qui possède une forêt ? Certainement pas ! Or une bibliothèque doit être comme une forêt : ménageant à côté d'allées cavalières bordées d'arbres répertoriés des parties de taillis presque impénétrables où l'on s'aventure par curiosité, où l'on s'égaré par distraction. Donc, je vagabondais en d'autres époques, je m'enfonçais et me perdais avec ravissement dans le maquis des siècles. Bien sûr j'avais mes époques d'élection. J'aimais le Second Empire, la Belle Époque... J'avais aussi mes têtes : le Roi-Soleil m'insupportait, et Napoléon plus encore. Je détestais ces goujats superbes, ces glorieux accapareurs qui avaient tiré à eux toutes les couvertures, laissant les peuples grelotter dans le lit de l'Histoire.

Un certain soir, alors que j'étais plongé dans les souvenirs de la princesse Pauline de Pange, je me suis avisé d'un état de fait insolite : ma voisine du dessus ne hurlait pas à la mort, elle ne martelait pas son plancher (mon plafond, par conséquent) de furieux coups de talon, elle ne se cognait pas le crâne contre le bord sonore d'une baignoire en fonte... Pourtant c'était l'heure à laquelle ces crises la prenaient. Sûr que la corrida n'allait pas tarder, je tendais déjà la main vers mes bouchons d'oreilles en mousse...

Rien ! Un silence dérangeant. Les débordements de cette hystérique étaient si réguliers qu'ils me manquaient presque, soudain. Je me consolai vite et ne goûtai que mieux ma lecture. La soirée puis la nuit s'écoulèrent dans un calme parfait. Les jours suivants, la même chose : ni cris, ni cavalcades, ni coups d'aucune sorte. Le mari s'était-il enfin résolu à faire interner la malheureuse, ou peut-être à la tuer ? Je m'en serais volontiers enquis si j'avais croisé quelqu'un de l'immeuble en descendant me ravitailler chez l'épicier, mais du temps passa encore sans qu'aucune rencontre ne m'en donnât l'occasion. Je m'avisai que l'époux lui aussi avait cessé de hanter le lieu de sa présence au demeurant plus discrète que celle de sa compagne. Cependant je n'avais eu connaissance d'aucun déménagement. D'ailleurs c'était surprenant, maintenant que j'y réfléchissais, comme l'immeuble était devenu silencieux. Sauf, par force, à la folle du dessus, je n'avais jamais prêté beaucoup d'attention à mes voisins. Ils étaient pour moi des silhouettes plus que des visages. Il y avait – il y avait eu, sur le même palier que moi, un couple sans enfant, au-dessous un autre couple, celui-là prolifique, dont les rejetons se poursuivaient en riant dans l'escalier... Il y avait eu une vieille dame perchée au dernier étage telle une chouette sur la plus haute branche d'un arbre, et à qui une célibataire obligeante montait ses courses... Il y avait eu un étudiant, en droit, avais-je subodoré d'après son loden et son polo à crocodile... Où étaient-ils passés, tous ? Je me demandai tout à coup depuis combien de temps je n'avais aperçu âme qui vive. Il me sembla que cela faisait des jours et des jours. Voyons, quel être humain s'était présenté le dernier dans mon champ de vision ? Rembobinant ma mémoire récente en accéléré comme un film super 8 de naguère, je tombai sur la réponse : l'épicière. Et cette occurrence remontait à une semaine pile, me confirma le ticket de caisse de mes emplettes ce jour-là. Est-ce à dire que je n'étais pas sorti de chez moi depuis lors ? Que non ! J'avais descendu plusieurs fois la poubelle, et promené mon chien matin et soir. Car j'avais un chien, plus exactement une chienne, nommée Xavaxaxa à cause de la chanson. Xavaxaxa avait pour essentiel mérite de me contempler en frémissant d'amour chaque fois que je m'adressais à elle – ce qu'aucune femme n'avait jamais songé à faire même dans mon plus bel âge. En tout cas, alors que je tentais de reconstituer les tours du pâté de maisons que j'avais effectués avec la chienne, nul autre visage que celui de l'épicière ne m'apparut. Je fus alors saisi d'un doute qu'il me fallut dissiper sur-le-champ. Je ressentis le besoin impérieux, absolu, de vérifier si elle au moins était encore là, dans sa petite boutique odorante, derrière son comptoir de bois sombre, entre ses étagères chargées de bocaux et de boîtes, avec son mari taciturne manipulant ses casiers à bouteilles comme un athlète de foire ses poids et haltères. Je passai son harnais à Xavaxaxa, et me jetai avec elle dans l'escalier. Les rues étaient désertes. Or il était midi passé. L'heure où les écoliers et les pères qui ont la chance de travailler non loin de chez eux rentrent déjeuner. L'heure où les ménagères qui ont oublié ceci ou cela ressortent en hâte l'acheter. Pas un passant. Pas une auto en mouvement. Elles étaient là, rangées le long des trottoirs vides comme des animaux endormis. Le feu du carrefour fonctionnait, régulant une circulation fantôme. Le silence me prit à la gorge. Peut-être le ronronnement lointain d'un moteur le troubla-t-il fugitivement, ou l'avais-je rêvé ? Qu'était-il arrivé ? Quelle menace avait provoqué un exode dont je n'avais rien su ? Tirant Xavaxaxa par sa laisse, je courus jusqu'à l'épicerie. Le rideau de fer n'était pas baissé. Pas encore tout à fait rassuré, je tournai le bec de cane à l'ancienne, car tout dans cette boutique témoignait d'un attachement à un passé partout ailleurs révolu. J'entrai un peu vite. Mon irruption surprit l'épicière penchée sur son tiroir-caisse. Elle le referma par réflexe en poussant un petit cri et leva vers moi des yeux apeurés. Je m'excusai d'un sourire éperdu. Pour un peu je l'aurais embrassée pour la remercier d'être là ! Le mari alerté par le carillon de l'entrée agité

plus violemment qu'à l'ordinaire et le cri de son épouse surgit de l'arrière-boutique, dissimulant à demi un nerf de bœuf derrière sa cuisse. Sinon tout, l'essentiel était donc normal ! J'achetai une quiche et une barquette de chou-rouge, payai, ressortis en partie rasséréiné.

Plus tard, comme j'achevais de déjeuner, la pensée me frappa que j'avais été sot de ne pas me renseigner auprès des épiciers. En leur qualité de commerçants ils étaient sensés voir passer du monde, échanger des amabilités, commenter des nouvelles. Devant mon assiette parsemée de miettes de quiche gorgées du jus violacé du chou et le pot de yaourt vide de mon dessert, je fus à nouveau saisi d'une inquiétude proche à présent de l'angoisse. J'échafaudai toutes sortes d'hypothèses plausibles à des degrés divers et susceptibles d'expliquer une fuite généralisée. Une guerre étrangère ou civile avait éclaté. Une centrale nucléaire ou une usine Seveso avait pété quelque part, suite à une erreur humaine, à un attentat, à une catastrophe naturelle. Une épidémie s'était déclarée ; cela n'aurait rien eu d'étonnant, le fond de l'air n'étant plus de nos jours qu'un cloaque. Je tentai de me raisonner. Un instant je parvenais à me persuader que je me montais la tête, l'instant d'après je repartais dans des conjectures sinistres. À la fin c'était intenable. Je devais en avoir le cœur net. Je passai plusieurs coups de téléphone à de vieux amis, non sans me reprocher d'avoir laissé nos liens se distendre comme j'avais laissé sécher ma palette. Nul ne répondit. Est-ce qu'ils s'étaient envolés, eux aussi ? Et ma mère, pensai-je soudain ? Il était de mon devoir de m'assurer de son sort, ce que je n'avais pas fait depuis trop longtemps. Je l'appelai elle aussi, en vain, ce qui décupla mon inquiétude. Elle n'habitait pas tout près. Je prendrais le métro si le métro roulait encore, sinon j'irais à pied. Je n'emmènerais pas Xavaxavaxa, de toute façon. En me voyant me rechausser et endosser à nouveau ma canadienne, elle me lança en vain un regard implorant. Une hâte irrépressible m'habitait maintenant.

Le métro roulait. J'avais commencé par en douter à la vue des couloirs et des quais déserts, et j'avais failli regagner la surface. Cependant une rame se présenta alors que je m'apprêtais à rebrousser chemin. Aucune silhouette n'était visible à l'intérieur des wagons. Celui dans lequel je montai était vide. Le métro, aurait-on dit, ne roulait que pour moi. J'étais le seul passager du wagon, de la rame, de la ligne peut-être, et qui sait, du réseau tout entier ? Y avait-il seulement un mécanicien dans la cabine de pilotage ? Je me promis d'y jeter un coup d'œil tout à l'heure, en quittant la rame. Tant de choses allaient désormais sans l'intervention d'une main humaine. Si je n'étais pas ennemi de la solitude, celle dont je pris alors conscience m'effraya. Je regrettai subitement ces milliers, ces millions d'importuns que j'avais si souvent détestés, voyageant avec eux flanc à flanc, le nez dans les pellicules de leur col, les côtes labourées par leur parapluie, les oreilles cassées par les tchikaboums de leurs walkmans mal réglés. Jamais je ne m'étais senti aussi vulnérable, comme si d'appartenir à une multitude m'avait naguère protégé, alors qu'en réalité je n'avais couru de risques qu'en son sein. Pour l'heure, qu'avais-je à craindre aussi longtemps que nulle créature ne se dressait devant moi ? Mais ma situation était si déconcertante que j'en perdis contenance et me mis à rougir sous le regard de personne, tout seul dans mon wagon.

Mon trajet comportait un changement. Sur le quai, j'eus beau me dépêcher, la rame redémarrera avant que je n'arrive à hauteur de la cabine. Tant pis, me dis-je en m'engouffrant dans l'escalier des correspondances. Je courais à présent à toutes jambes ; bientôt mes jambes regimbèrent et le souffle me manqua. Il est un temps pour courir et un temps pour clopiner, dit à peu près l'Écriture. Je ralentis ma course.

L'immense carrefour des correspondances était comme je ne l'avais jamais vu : infiniment plus vaste de n'être pas sillonné en tous sens de flots de voyageurs se croisant et se mêlant, sans jamais se heurter, avec la sûreté inconsciente des bancs de poissons. Un bruit de pas frappa mes oreilles. Il me fallut quelques secondes pour me convaincre qu'il ne s'agissait pas des miens. J'étais passé cent fois par cet échangeur sans rien percevoir du piétinement géant de la foule. Là, j'entendis distinctement un trottement à la fois menu et pressé. Quelqu'un, hors de vue, se hâtait dans la même direction que moi. J'en conçus un soulagement sans doute disproportionné ; qu'une seule personne à part moi hante le labyrinthe du métro ne rachetait pas l'absence massive des autres. Celle-ci demeurait tout aussi inexplicable et angoissante. Je me remis à courir en dépit de mon essoufflement. Une silhouette m'apparut au loin, de dos. C'était une femme, plus très jeune, supposai-je, en raison du fichu dont elle était coiffée et du manteau hors de toute mode qui couvrait son dos rond. Elle avait dû m'entendre, elle aussi, car, sans se retourner, elle accéléra. À l'évidence, elle avait peur, et c'était compréhensible : une femme seule, dans ces souterrains interminables... Je l'appelai : « *Madame ! Madame !* » Elle ne s'arrêta pas. Au contraire, elle détala de plus belle, avec une agilité supérieure à celle dont j'étais capable. Elle s'engouffra dans un couloir adjacent et disparut. Je connaissais assez les lieux pour savoir que d'autres bifurcations s'ouvraient au-delà, donnant accès à plusieurs lignes. Hors d'haleine, et le cœur battant à éclater, je renonçai à la poursuite.

Le quai sur lequel je débouchai était désert. Au bout d'une attente ni plus ni moins longue qu'en temps normal à cette heure-là, une rame tout aussi vide que la précédente m'emporta. Dix minutes plus tard j'étais au pied de l'immeuble de ma mère. Celle-ci logeait au sixième, sans ascenseur. Gravier ces six étages fut pénible après ma cavalcade inutile. Les poumons, le cœur, les muscles et les jointures, en moi tout peinait. J'avais autrefois grimpé ces escaliers en courant, je les avais dévalés à toute allure, usant des barres verticales qui servaient de rampe pour me propulser de palier en palier tel un singe ou un acrobate. Aujourd'hui j'étais comme alourdi de mon futur cadavre ! J'arrivai enfin au but. Je négligeai de sonner à la porte. Ma mère était à peu près sourde. Je devinai qu'elle n'était pas là, car je n'entendais pas, derrière la porte, le tonitruant bavardage de son poste de télévision.

J'avais la clé. J'entrai. Tout était en ordre – trop en ordre, soupçonnai-je un instant. Mais tout était seulement silencieux. Ici, la télévision n'avait pas été éteinte depuis des années. Ma mère avait eu à ce sujet des disputes sans fin avec ses voisins. Je visitai chaque pièce. J'avais craint sans oser le formuler une découverte terrible. Rien de tel. Une simple absence et un pur mystère. Où qu'elle fût, ma mère avait éteint la télévision en partant. Je laissai errer mon regard sur les meubles, sur les murs, sur les sous-verres et les tableaux qui les ornaient. Un seul de ces tableaux était de moi. Il la représentait, jeune encore, dans les tons répudiés de ma période brune. Je le décrochai et l'enveloppai d'un drap de bain trouvé dans une armoire. Je ne touchai à rien d'autre. À la vérité, après avoir à toutes fins utiles coupé le gaz, l'eau et l'électricité, je n'avais plus rien à faire là. Je calai le tableau sous mon bras, sortis sur le palier et refermai la porte à clé. Je n'aperçus personne sur le trajet du retour que j'accomplis en métro comme à l'aller, et de la station jusqu'à mon domicile il en alla de même. Comme je passai devant l'épicerie, je constatai que le bec de cane avait été ôté et le rideau de fer abaissé. Je ne regrettais plus de n'avoir pas interrogé le couple quand il en était encore temps, car j'étais conscient à présent qu'il n'y avait rien à savoir ni à comprendre. Je me postai à ma fenêtre et regardai tomber la nuit. Dans le ciel dégagé s'allumaient les premières

étoiles, mais nulle lumière ne leur répondait ici-bas. Nulle lampe ne brillait aux façades que je contemplais. Je restai longtemps assis là, n'espérant plus voir aucune lueur percer la pénombre, sinon l'absurde feu tricolore continuant à passer du rouge au vert puis à l'orange au carrefour tout proche. Xavaxavaxa blottie contre ma cuisse haletait doucement : à vieux maître, vieux chien. Quand la nuit fut complète, je me détournai de la fenêtre. J'avais tout de même un petit transistor que j'allai chercher au fond de son placard. De station en station, je ne captai que crissements et chuintements de parasites – mais peut-être les piles n'étaient-elles plus bonnes ? Je remisai l'appareil. La chienne et moi nous partageâmes le restant de la quiche, puis je me couchai avec un livre, Xavaxavaxa lovée au pied du lit à sa place habituelle. Mes inquiétudes, mes frayeurs même s'étaient apaisées. J'allais lire un moment avant de m'endormir, comme je l'avais fait toute ma vie. Et demain matin, que l'épicerie fût ouverte ou non, tenant Xavaxavaxa en laisse et le portrait de ma mère sous le bras, je me mettrai en route comme tous les autres avant moi.

Georges-Olivier Châteaureynaud, né à Paris en 1947. Fondateur avec Hubert Haddad de plusieurs revues littéraires, ancien président de la *Société des Gens de Lettres*, secrétaire général du *Prix Renaudot*, il est l'auteur d'une centaine de nouvelles et d'une dizaine de romans inspirés par une veine onirique ou fantastique, dont récemment, *L'Autre Rive* (roman, Grasset, 2007), *Le Corps de l'autre* (roman, Grasset, 2010), *La vie nous regarde passer* (récit autobiographique, Grasset, 2011) et *Résidence dernière* (nouvelles, éditions des Busclats, 2011). Site personnel : Eparvay.